

Ainsi, bien des astres existent dont la lumière nous ne parviendra jamais, et tous ceux dont la lumière nous parvient, sont ceux qui sont très près de nous en comparaison des autres.

On voit donc que les distances de la terre au soleil et de la terre aux étoiles, qui nous paraissent effrayantes, ne sont rien à côté de ces autres distances que nous ne connaissons pas.

Bien qu'on les appelle *fixes* pour les distinguer des *planètes*, les étoiles ont aussi leur mouvement et leurs variations.

Il en est qui brillent d'un feu plus vif en des temps que dans d'autres : il en est qui pâlisent, il en est qui disparaissent et reviennent périodiquement, il en est qui disparaissent et qui ne reviennent plus, soit qu'elles s'égareront dans les abîmes célestes, soit qu'elles s'éloignent ou s'arrêtent.

S'il est des étoiles qui disparaissent, il en est aussi qui apparaissent et qu'on n'avait pas encore vues.

C'est ainsi que tout passe et change dans les cieux comme sur la terre ; ainsi que des mondes, des étoiles s'y forment et s'y détruisent incessamment. Les nébuleuses semblent être la matière dont se forment ces étoiles neuves, et on en voit dont le noyau est déjà commencé. On voit aussi des étoiles doubles et se tenant l'une à l'autre.

Tel est l'immense prospectus que, sous le nom modeste de table des matières, M. Arago nous a tracé de son cours ; c'en est l'introduction, c'en est le résumé savant et élatant : à lui seul c'est un cours ; il a duré deux heures qui n'ont point paru longues, tant l'illustre astronome avait l'art d'intéresser et même d'émouvoir l'auditeur par la magnificence de sa parole, par la clarté et la sublimité de ses aperçus.

Il embrassait toute la création, il s'enthousiasmait lui-même, et son enthousiasme gagnait son auditoire : on n'avait jamais encore entendu parler de cette manière sur l'astronomie.

Le lieu où parle M. Arago n'est point une chaire étroite et exhaussée au-dessus du sol ; c'est une petite enceinte de plain-pied avec le parquet de la salle et au-dessous de l'amphithéâtre où s'assied l'auditoire. Au lieu de s'asseoir, le professeur, comme nous l'avons déjà dit, se promène comme les prédicateurs italiens dans leur tribune.

A le voir se promener ainsi, en rendant les oracles de la science, on eût dit un sage de Chaldée ou un prêtre de Memphis, on eût cru entendre un péripatéticien, ou l'auteur du *Timée* philosophant sur le cap Sunium, ou dans les jardins d'Académie.

Mais combien la science et la philosophie cosmiques de l'astronome français sont supérieures à la science chaldéenne, égyptienne et athénienne, qui croyait donner une grande idée du soleil en le disant aussi grand que le Péloponèse !

Telle est la faible esquisse de la première, de la belle leçon de M. Arago. Il nous pardonnera si nous ne l'avons pas complètement reproduite : nous écrivons de mémoire et d'après sa parole rapide.

En parlant des comètes et de la lune, M. Arago a reconnu l'action que celle-ci exerce sur la mer.

Mais M. Arago a nié l'action de la lune et des comètes sur la température ; c'est pourquoi, a-t-il ajouté, avec cette verve d'esprit et cette grâce qui ne l'abandonnent jamais, même dans ses plus grandes élévations, on nous fait beaucoup trop d'honneur en nous demandant s'il doit faire du beau temps ou de la pluie.

Il est vrai que dans l'état actuel de la science cette question est un excès d'honneur ; mais la météorologie et la climatologie sont encore dans l'enfance, elles viennent de naître ; peut-être qu'à force d'observations sur l'état du ciel et sur les symptômes atmosphériques avant et après la pluie, avant et après le beau temps, il sera permis un jour de faire pertinemment cette question et possible d'y répondre d'une manière un peu plus satisfaisante qu'à présent.

En attendant, il ne nous appartient pas d'aller à l'encontre des assertions d'un savant tel que M. Arago, mais il nous semble bien difficile cependant de croire que la lune, qui exerce une action si grande sur la mer aquatique, n'en exerce aucune sur la mer atmosphérique, qui est bien plus vaste, bien plus mobile, bien plus légère que l'autre. Or, si la lune, par pression, attraction ou autrement, exerce une action quelconque sur l'atmosphère, il nous semble bien difficile qu'elle n'en exerce pas sur la température, et, par contre-coup, sur le beau et le mauvais temps ; car les phénomènes de l'atmosphère ne sont généralement causés que par les déplacements et les modifications du fluide atmosphérique, et l'action de la lune peut le remuer, le déplacer, le modifier fréquemment.

N'en serait-il pas ainsi des comètes ? Car enfin, si peu denses qu'elles soient, ce sont des corps, des corps lumineux et souvent d'une grande étendue. Pourquoi donc, vu surtout leur irrégularité ; leurs apparitions abruptes, leur éclat souvent flamboyant et leur départ subit, n'auraient-elles pas aussi une certaine action sur l'atmosphère et ne lui donneraient-elles pas quelques secousses inattendues ? Pourquoi cette agitation, cette secousse des mers aériennes, si elle existe, ne modifierait-elle pas la température d'une manière ou d'une autre ?

Telles sont, non pas les certitudes, mais les doutes qui sont dans notre esprit, et que nous soumettons en toute humilité au *royant*.

La science a dû examiner avec soin ces deux grandes questions et si elle a des chiffres positifs et de longue date à nous citer à cet égard, comme le promet M. Arago, nous n'aurons rien à dire, sinon que toutes les modifications atmosphériques ne sont peut-être pas appréciables par le baromètre et

le thermomètre, ni par conséquent saisissables par des chiffres. Que de combinaisons chimiques se font dans l'immense laboratoire de la nature qui passent complètement ignorés ! Que de causes inaperçues ! que d'effets attribués à des causes qui ne sont pas des causes !

Et enfin pourquoi le corps humain, instrument vivant et animé, qui sent, qui raisonne ce qu'il éprouve, ne serait-il pas aussi propre à indiquer par ses sensations naturelles, et par conséquent normales, les changements de l'atmosphère, les vicissitudes de la température qu'un instrument inanimé, qu'une matière inerte qui ne sent rien, et qui n'indique que peu de choses ? Peu m'importe, à moi, que d'après le thermomètre, on dise qu'il fait froid, tandis que le public sue dans les rues, et qu'il fait chaud, tandis qu'il y gèle. Je crois le public meilleur arbitre à cet égard que le liquide du mercure. La nature ne nous a pas donné des sens pour nous tromper, et ce serait violenter, ce serait troubler tout l'ordre naturel et providentiel que d'établir qu'il vaut mieux s'en rapporter à un instrument sans vie qu'à ces organes vivans. Il faut tenir compte de la nature, même dans la science, et de l'admirable organisation des êtres, même dans les chiffres. Les chiffres ne sont que des conséquences, pourquoi vouloir en faire des principes ?

Ce n'est plus de M. Arago que nous parlons ici, mais c'est à lui que nous nous adressons, afin que, dans sa haute sagesse, il redresse, s'il y a lieu, le ton et les dires trop mécaniques et trop absolus de cette science vulgaire qui comprend peu les choses en elles-mêmes, et qui ne s'élève pas comme lui, jusqu'aux hauteurs de la philosophie universelle.

Nous le prions aussi de vouloir bien consulter sa vaste érudition astronomique et de nous dire, dans le cas que cela soit possible, s'il y a d'autres raisons que leur éclat qui ont rendu si célèbres certains astres dans l'antiquité.

Je ne parle point ici de la divinité du soleil et des astres en général, on la conçoit d'après leur lumière et leur influence ; mais il serait important de savoir pourquoi l'Orient et surtout la Perse ont fait de Sirius plutôt que du Soleil le chef de la *Suba* ou de *P. Armée*, de l'assemblée des cieux ? Pourquoi, prenant en sens inverse de nous l'importance des deux astres les plus apparents, il disait le dieu lune et la déesse soleil ? y aurait-il quelques raisons physiques dans ces vieilles astronomies religieuses qui nous paraissent maintenant si bizarres, mais qui ont régné si longtemps sur l'esprit de presque tout le genre humain, qui, à quelques exceptions près, fut sabéiste dans les premiers temps.

Quelques recherches à cet égard seraient importantes et nouvelles pour la philosophie, mais elles seraient difficiles. Ce qui serait plus important et plus curieux encore, ce serait de voir apprécier ces traditions astronomiques de l'ancien monde par la haute intelligence et par la sagacité profonde de M. Arago.

Nous ne doutons pas que la foule ne continue de se porter à ce cours. C'est sans contredit le plus intéressant, le plus curieux, le plus clair et le plus élevé, le plus complet et le plus intelligent de tous les cours en tout genre qui se font à Paris. Les esprits sérieux, les imaginations vives y trouveront un aliment à leur goût ; les gens du monde un enseignement mis à leur portée à force de science, de puissance intellectuelle, et les savants une leçon sur la manière de faire goûter la science la plus haute et de la faire descendre dans les masses.

Tout ce que nous craignons donc, c'est de ne pouvoir pas y avoir place une seconde fois ; mais nous prendrons nos précautions à cet égard, afin de tenir nos lecteurs au courant de ce qu'il y aura de plus important et de plus curieux dans ce cours-modèle.

J. D.

Gazette de France.

BULLETIN.

Erection de Paroisses.—Cloches.—Soirée pyrotechnique.—Arrivée de P. P. Jésuites ;—de deux Frères des Ecoles chrétiennes.—Lettre du R. P. Mathieu à M. Chiniquy.

Cinq nouvelles paroisses viennent d'être érigées civilement dans ce diocèse ; par proclamations du gouverneur en date du 15 de ce mois, ce sont : St. Aimé, Ste. Geneviève, St. Barnabé, démembrement de St. Jude, St. Ambroise de Kildare, et Ste. Victoire démembrement de Sorel. Quelques-unes de ces paroisses sont encore privées de curés résidens ; ce qui est infiniment à regretter vu le bien qu'opère parmi les fidèles la présence du pasteur qui peut consacrer à un seul troupeau ses soins de chaque jour. Mais les prêtres dans le diocèse sont trop peu nombreux pour suffire à tous les besoins, ces besoins augmentant tous les jours. Malgré les auxiliaires que Monseigneur a donnés depuis quelque tems à son clergé, la pénurie d'ouvriers évangéliques ne cesse de se faire sentir plus grande en apparence que jamais. Combien de curés, surchargés des travaux que leur donnent des paroisses de 1,500 à 2,000 communians, auraient besoin d'aide et de secours pour les administrer et augmenter le bien qu'ils opèrent avec un zèle si courageux ! Il est évident que des fatigues aussi accablantes doivent détruire en peu d'années les tempéramens les plus robustes, et causer par des morts prématurées des vides difficiles à remplir dans les rangs sacrés. En outre combien de paroisses trop étendues qui demanderaient